

# L'exode rural de la faune

**En te promenant dans les rues de Bangkok, tu risques d'emboîter le pas à un éléphant. Jette un coup d'œil à l'intérieur d'une bouche d'égout de Melbourne, et tu pourrais bien de trouver nez à nez avec un dragon d'eau d'un mètre de long. Et en scrutant l'horizon à Chicago, tu remarqueras peut-être des faucons pèlerins perchés sur des clochers.**

C'est surprenant, mais la biodiversité est partout, même au cœur des villes les plus peuplées du monde. Quand on parle de faune urbaine, les gens pensent immédiatement aux souris, aux grives qui nichent dans les parcs, aux cafards qui se cachent derrière les meubles et aux pigeons des statues. Pourtant, les villes ont souvent une biodiversité plus riche que celle des campagnes qui les entourent. De nombreuses espèces – qui semblent ne tenir aucun compte des plans d'aménagement du territoire – migrent des campagnes vers les villes. Au fur et à mesure que l'agriculture intensive et d'autres facteurs de développement grignotent leurs habitats naturels, les animaux se réfugient là où ils peuvent. Au premier abord, on s'imagine que les villes modernes avec leur foule, leurs embouteillages et leurs trottoirs en béton sont des habitats hostiles pour les animaux. En fait, elles regorgent d'abris discrets pour la faune – jardins, anses, rivières, terrasses aménagées en jardin et terrains vagues représentent des écosystèmes miniatures au même titre que les parcs, les réserves et les lacs. Comme c'est le cas avec les êtres humains, certains animaux nous



semblent des voisins sympathiques et d'autres moins. De nombreux citoyens encouragent la faune en fournissant des mangeoires et des tas de broussaille. D'autres attirent sans le vouloir des visiteurs indésirables en laissant à leur portée des ordures et de la nourriture pour animaux de compagnie. D'année en année, il est de plus en plus courant de rencontrer en ville des coyotes, panthères, couguars et autres grands carnivores – mais les plus dangereux sont les cerfs, à cause des accidents de la circulation qu'ils provoquent. Le nombre des spécialistes de la vie urbaine, comme les rats et les écureuils qui sont extrêmement adaptables, augmente fortement lorsque qu'il y a abondance de nourriture et d'abris – souvent aux dépens d'espèces qui se déplacent et se reproduisent moins volontiers, comme les amphibiens et les reptiles. Selon le biologiste Stephen Palumbi de l'Université de Stanford, la faune des villes "est pendue à nos basques". Enhardis par leur succès, certains animaux finissent par dépendre tellement des humains qu'ils ne sont plus vraiment sauvages.

## Quand une friche devient réserve

Oasis dans un désert d'asphalte, les parcs et les jardins des villes attirent la faune comme un phare vert au milieu de l'océan. Pourtant, les hauts lieux de la biodiversité se



déclinent de plus en plus dans des teintes de brun et de gris.

Les friches industrielles – sous-utilisées ou abandonnées et rendues à l'état sauvage – attirent de plus en plus les promoteurs immobiliers : d'ailleurs certains écologistes préfèrent qu'ils se concentrent sur ces sites au lieu d'empiéter sur la campagne. Caractérisées par les ruines de bâtiments industriels et par une végétation totalement sauvage, ce sont souvent des réserves importantes de faune.

Libre de toute intervention humaine, ces

photo : Cyril Ruoso/Still Pictures

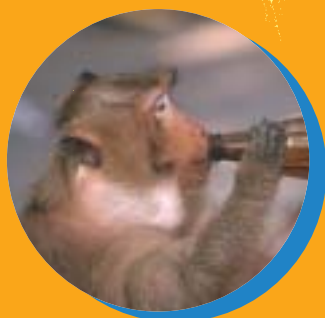


photo : Anchorage Daily News/Still Pictures

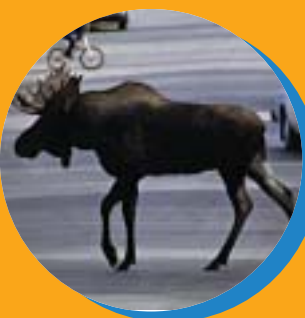


photo : Ralph Ginzburg/Still Pictures



photo : Fritz Polking/Still Pictures



friches industrielles peuvent abriter une faune et une flore qui sont par ailleurs en déclin. On y trouve des écosystèmes très complexes, riches en fleurs sauvages, fougères, chardonnerets, alouettes, papillons, chauves-souris, bourdons et scarabées. Certaines ont une biodiversité qui n'a rien à envier à celles des plus célèbres jardins botaniques, parcs publics et cours d'eau. A Londres – où l'on trouve par ailleurs Kew Gardens, Hyde Park et la Tamise – un site sauvage sur quatre est une friche industrielle, en partie ou en totalité. Toutes les friches industrielles ne sont



pas aussi précieuses.

Certaines constituent de parfaits terrains à bâtir dans les villes où l'espace constructible manque. Mais dans d'autres cas, la transformation – même en espaces verts censés profiter à la biodiversité – de ces zones sauvages désaffectées risque de faire plus de mal que de bien.



photo : Topfoto

## Des jardins suspendus



photo : <http://www.sentex.net/edc/VerticalGardens>

**Les toits au-dessus de nos têtes pourraient bientôt se transformer en sol sous nos pieds. A l'heure où le développement urbain empiète sur les espaces verts et sur les friches industrielles, les spécialistes de la conservation se tournent de plus en plus vers le ciel.**

**Les toits verts – qui concernent aussi bien les bâtiments d'un étage que les gratte-ciel – peuvent apporter de la verdure et de la faune au cœur même des villes. Ils permettent également d'économiser de l'énergie grâce à l'isolation qu'ils procurent, d'absorber la pollution aérienne et acoustique, de protéger les immeubles des éléments climatiques, d'absorber la pluie et de réduire les écoulements pluviaux, et de lutter contre la hausse des températures en zones urbaines.**

**Populaires dans toute l'Europe – l'Allemagne, par exemple, compte environ 1 300 hectares de toits verts – et de plus en plus remarquables en Amérique du Nord et en Asie, les espaces verts aériens varient en taille et en fonction, tout comme leurs équivalents au sol. Ils sont aussi différents que les oiseaux, animaux, insectes et humains qu'ils attirent.**

**Il y a dix ans, trois jeunes Canadiens – Jonathan Woods, Tracey Loverock et Lauren Baker – ont fondé Annex Organics et décidé de cultiver leurs légumes sur le toit d'un entrepôt de Toronto. Dès la première année, ils ont récolté 230 kilos de tomates bio, qu'ils ont revendues à des restaurants et magasins de la ville. Depuis, ils ont élargi leur gamme et cultivent désormais de la luzerne, des lentilles, des poivrons, des aubergines et des alkékengés du Pérou. Souhaitant augmenter la production alimentaire locale, la ville a subventionné cette entreprise et a investi dans la recherche de projets similaires.**

**Au centre de Tokyo, les piétons peuvent apercevoir des fleurs de cerisier au sommet de l'immeuble de dix étages du fabricant de grues Komatsu. Depuis près de quarante ans, le jardin de 1 300 mètres carrés de la société permet aux employés de faire une pause agréable parmi 1 000 espèces de fleurs et de plantes. En 2001, la ville a décidé que tous les bâtiments neufs dont le toit couvre plus de 1 000 mètres carrés devront être au moins en partie couverts de végétation. Aujourd'hui, 16,3 hectares d'espaces verts ont déjà été créés ainsi, ce qui représente une surface comparable à celle du parc Hibiya de la ville.**

photo : <http://www.headi.net/green-roofs/photos.html>

